

# MONBARS

359874

L'EXTERMINATEUR,

OU

LES DERNIERS FLIBUSTIERS

MÉLODRAME

En trois actes, en prose, à grand spectacle,

Paroles de MM. AUBERTIN et BOSQUIER-GAVAUDAN ;

Musique de M. Alexandre PICCINI, Artiste de la Musique  
particulière de S. M. l'Empereur et Roi ;

Mise en scène de M. Eugène HUS, maître des Ballets  
du Théâtre de la Porte-St.-Martin ;

*Représenté pour la première fois, à Paris, sur  
le Théâtre de la Porte - Saint - Martin, le  
1<sup>er</sup>. Mai 1807.*

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, der-  
rière le Théâtre Français, N<sup>o</sup>. 51.

1807.



# LES ÉTOILES

## LES ÉTOILES

OU

## LES ÉTOILES

### LES ÉTOILES

Les Étoiles, un grand spectacle  
 dirigé par M. ALBERTIN BOSQUILLON-GAYLARD;  
 Musique de M. ALBERT BOSQUILLON-GAYLARD, Artiste de la Musique  
 dirigée par M. S. M. PERROTTI et Fils;  
 Mise en scène de M. Eugène HUG, maître des Ballets  
 du Théâtre de la Porte-St-Martin;  
 Éclairage pour la première fois, à l'aide sur  
 le théâtre de la Porte-St-Martin, le  
 système de M. H. H. H.

### PARIS

Les Étoiles, Théâtre de la Porte-St-Martin  
 12, rue de la Harpe, Paris

**A M. PICQUENARD.**

**MONSIEUR,**

C'est dans votre Roman historique sur les Flibustiers, que nous avons puisé le sujet du Mélodrame qui a pour titre : *Monbars l'Exterminateur, ou les derniers Flibustiers*, et qui vient d'être représenté sur le Théâtre de la Porte Saint-Martin ; le grand intérêt qu'il inspire, et que, comme tous vos lecteurs, nous avons partagé, la vigueur de votre style, la vérité de vos tableaux, l'ensemble parfait de la composition, tout, en un mot, a enflammé notre imagination.

C'est donc à vous seul que nous devons l'accueil favorable que le public a bien voulu faire à notre pièce : daignez, Monsieur, en agréer le juste hommage, et croyez que ce précepte d'une sage modestie :

*Tu longè sequere, et vestigia semper adora.*

a toujours été présent à notre esprit.

**AUBERTIN et BESQUIER-GAUDAUD,**

Artistes du Théâtre des Variétés, boulevard  
Montmartre.

**PERSONNAGES. ACTEURS.**

- MONBARS**, surnommé l'Exterminateur, connu d'abord sous le nom de Fridéric, négociant danois, et ensuite sous celui de Edouard, comte de Bellovai, Irlandais d'origine. Il est chef des Flibustiers. *M. Philippe.*
- WILLIAM SCOTT**, son lieutenant, son ami. *M. Adnet.*
- VAVINCOURT**, Français, très-riche colon de Saint-Domingue. *M. Dugrand.*
- HENRY**, son frère. *M. Fusil.*
- ADELE**, } enfans d'Henry. *Mlle. Rose.*
- VICTOR**, } *M. Lesfèvre.*
- Le Père SAINT-VINCENT**, Supérieur de l'Ordre Saint-Jean de Dieu, à Saint-Domingue. *M. Dugy.*
- KERVAREC**, capitaine de vaisseau, au service de l'Espagne. *M. Bourdais.*
- FRANCIQUE**, lieutenant sur le vaisseau de Kervarec. *M. Talon.*
- Lord MORTON**, amiral anglais. *M. Parisot.*
- ROBERT**, } Flibustiers gradés. *M. Sevin.*
- CHRISTIERN**, } *M. Ach.*
- ZABI**, nègre principal de l'habitation. *M. Odry.*
- Le Gouverneur Français de Saint-Domingue.** *M. Auguste.*
- Troupes françaises, Prisonniers anglais, Flibustiers, Nègres, Nègresses, etc.**

*Le premier Acte se passe dans une partie de l'habitation de Vavincourt, à St.-Domingue.*

*Le 2<sup>e</sup>. se passe au campement des Flibustiers.*

*Le 3<sup>e</sup>. se passe dans une autre partie de l'habitation de Vavincourt.*

*L'action a lieu dans l'année 1758.*

---

# MONBARS

## L'EXTERMINATEUR.

---

### ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une partie de l'habitation de Vavin-court. Dans le fond, sur un coteau, on voit une ferme construite à la manière de Normandie; à droite, plusieurs palmiers formant un ombrage épais, une table ronde, des sièges autour. Nègres, Nègresses ayant l'air de quitter l'ouvrage.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ZABI.

Voilà notre ouvrage achevé; plus rien à faire pour bon petits maîtres, et père à eux pouvoir arriver quand li voudra. En attendant que M. Victor et Mlle. Adèle viennent inspecter travaux ici, nous répéter petit divertissement qu'eux ont demandé à nous pour réception de bon père à eux, de frère à M. Vavin-court, maître à nous : allons, en place.

*(Danse qui exprime la joie des Nègres; une partie des honneurs qu'ils comptent rendre au frère de leur maître; ils sont interrompus à la fin du divertissement par Adèle et Victor...)*

---

### SCÈNE II.

Les mêmes, ADELE, VICTOR.

VICTOR.

Courage! mes bons amis, courage!

ADELE.

Après le travail, le plaisir!

ZABI.

O bonne maîtresse! nous jamais oublier, moment fortuné qui a conduit vous, sur l'habitation d'oncle à vous. Auparavant, li triste; mais depuis vous venu, maître à nous plus gai, et nous plus heureux....

ADELE, VICTOR.

Mes bons amis!

Z A B F.

Aussi nous travailler, travailler avec courage!... et à présent tout fini... tout.

A D È L È

Croyez, mes amis, que nous n'oublierons pas votre zèle... Retournez dans vos cases prendre le repos qui vous est nécessaire... Allez... (*Les Nègres s'en vont en dansant.*)

## SCÈNE III.

V I C T O R , A D È L È

V I C T O R .

Ma sœur, je suis content de notre ouvrage. Que notre père sera joyeux et agréablement surpris de retrouver ici sa petite ferme de la Normandie, son boulingrin, ses côteaux, son moulin...

A D È L È,

Comme nous nous empressons de lui faire oublier les chagrins que notre départ lui a causés.

V I C T O R .

C'est le désir de nous voir riches et heureux, qui l'a décidé à nous envoyer près de notre oncle, sans cela jamais il n'aurait consenti à se séparer de ses enfans.

A D È L È

Enfin ce tendre père arrive aujourd'hui, ce soir peut-être il nous pressera contre son cœur, ô mon frère! que ce moment tarde à ma tendresse!

V I C T O R .

Il peut arriver; tout sera prêt pour le bien recevoir;... mais, ma sœur, tu ne parais pas aussi heureuse que moi...

A D È L È, *confusè.*

Quoi! mon frère, tu pourrais douter!.....

V I C T O R .

Non, ma bonne petite sœur, je ne doute pas de ton cœur, et du plaisir que tu éprouveras en revoyant l'auteur de nos jours.... mais... je ne puis te le cacher davantage, depuis quelque tems, je te trouve sérieuse, inquiète.....

Ce sont tous.... ces détails,.... ces préparatifs....

V I C T O R .

Non, non, ce n'est rien de tout cela.

A D È L È

Comment! que veux-tu dire?

V I C T O R .

Tiens, ma chère Adèle, sois sincère, et conviens que je sais m'y connaître: tu aimes.....

A D È L E, *interdite.*

Moi!

V I C T O R.

Toi, toi; et parmi ces étrangers qui sont venus demander l'hospitalité à notre bon oncle, il en est un... j'en suis sûr...

A D È L E, *vivement et comme involontairement.*

Qu'il M. Frédéric!

V I C T O R.

Tu viens de le nommer...

A D È L E, *les yeux baissés.*

Quoi! mon frère, tu peux croire que j'abandonnerais mon cœur à un amour qu'il ne me serait pas permis d'avouer... Car enfin... M. Frédéric...

V I C T O R.

N'est pas ce qu'il veut paraître, j'en suis certain, et quoi qu'il se donne pour un riche négociant danois, ses manières nobles, son langage, sa générosité, tout annonce en lui une personne qui veut cacher son véritable état... Mais l'amour ne calcule pas, il est de toutes les conditions.

A D È L E.

Victor, mon frère, cesse de m'affliger... plains ton Adèle, console-la : son cœur en a besoin.

V I C T O R.

Eh! qui plus que moi désire de te voir heureuse! si j'ai cherché à pénétrer ton secret, c'est pour partager tes peines, et non pour les augmenter par une curiosité indiscrete et stérile.

A D È L E, *se jettant dans les bras de son frère.*

O mon frère! que je suis malheureuse!

V I C T O R.

Ton cœur s'est donc donné sans retour?.....

A D È L E.

En vain j'ai combattu cette passion qui tyrannise mon âme, enfin je me suis repéte mille fois, que Frédéric, étranger, d'un rang sans doute au-dessus du mien, n'étant chez mon oncle que pour rétablir sa santé, et sur le point d'abandonner ces lieux pour jamais, ne devait, ne pouvait faire le bonheur d'Adèle, rien n'a pu éteindre dans mon cœur ce feu qui l'a embrasé tout-à-coup.

V I C T O R.

Voici mon oncle, chère Adèle, sèche tes larmes, pense à notre bon père, livre aujourd'hui ton cœur aux douces émotions de la nature, et repose-toi sur ton frère du soin d'essuyer les pleurs qu'un amour malheureux te fait répandre.

## S C E N E I V.

Les précédens, VAVINCOURT, le père SAINT-VINCENT, NÈGRES apportant le déjeuner qu'ils placent sur la table.

(Les Nègres préparent le déjeuner, Adèle, Victor, vont se précipiter dans les bras de Vavincourt. Ensuite ils témoignent leur respect au Père Saint-Vincent. Avant de s'asseoir ils font remarquer à Vavincourt que leur ouvrage est terminé.)

A D È L E.

Vous voyez, mon oncle, que nous n'avons pas perdu de tems.

V I C T O R.

Rien ne manquera ; l'illusion sera complète.

V A V I N C O U R T.

O mes enfans ! de quelle douce félicité vous comblez ma vieillesse ! et j'ai pu me priver si long-tems d'un bonheur aussi grand ! (Au père Saint-Vincent.) C'est à vous, mon respectable ami, à vos sages conseils, que je suis redevable de ma nouvelle existence... Je serais descendu dans la tombe sans avoir goûté cette volupté pure que l'on ressent entouré de sa famille et des heureux qu'on a faits.

Le Père S A I N T - V I N C E N T.

Vavincourt, vous étiez naturellement bon, généreux ; abattu par des peines que vous vous obstinez à renfermer au fond de votre âme ; livré à d'arides spéculations, la soif de l'or vous avait endurci, peut-être ; éloigné de votre patrie, vous aviez oublié une famille, qui réclamait vos secours..... Cher Vavincourt ! vous vous étiez égaré de la véritable route du bonheur, je vous l'ai indiquée, et le spectacle touchant de votre félicité présente, est ma plus douce récompense.

V A V I N C O U R T, serrant Adèle et Victor dans ses bras.

Digne ami ! que ne vous dois-je pas ? Maintenant près de ces êtres chéris, je puis déier le sort, et lorsque mon cher Henry sera parmi nous, tous nos vœux, seront remplis... Je mourrai content, puisque j'aurai réparé mes torts envers lui.

A D È L E.

Des torts ! ah mon oncle ! croyez-vous qu'il puisse s'en souvenir ?

V I C T O R.

Après tous les bienfaits dont vous nous avez comblés....

A D È L E.

Il n'y a que nos cœurs.....

V A V I N C O U R T *attendri.*

C'est assez, mes enfans, épargnez-moi.... Laissez-moi vivre jusqu'à l'arrivée de votre bon père....

Le père S A I N T - V I N C E N T.

J'entends le capitaine Kervarec.

V A V I N C O U R T.

Poussant ses gros jurons...

V I C T O R.

Et toujours grondant ce pauvre Francisque qu'il aime comme son fils, et qu'il n'appelle par amitié que M. le drôle...  
(*Riant.*) Ah! ah! ah! il est lui-même un drôle de corps...

## S C E N E V.

Les précédens, KERVAREC, FRANCISQUE, un papier à la main.

K E R V A R E C *entre se disputant.*

Comment! monsieur le drôle! vouloir me faire signer une capitulation, à moi! au capitaine Kervarec.

F R A N C I S Q U E, *avec fermeté.*

Oui, mon capitaine.... il le faut....

K E R V A R E C.

Par la mort! je n'en ferai rien.....

F R A N C I S Q U E.

Vous le ferez, Capitaine: c'est pour l'honneur du corps....

V A V I N C O U R T.

De quoi s'agit-il donc, cher capitaine?

K E R V A R E C.

Bon jour, mon ami, salut, mon Révérend; bon jour aimables enfans!

V I C T O R.

Toujours en querelle avec ce brave Francisque...

K E R V A R E C.

Brave..... brave..... c'est vrai;.... mais entêté! entêté!....

F R A N C I S Q U E.

Vous m'avez élevé, Capitaine, j'ai toutes vos qualités.

K E R V A R E C.

Vous l'entendez: par la mort!.... je....

A D È L E, *effrayée.*

Oh! monsieur le capitaine, appeaisez-vous: en vérité, vous me causez une frayeur....

F R A N C I S Q U E.

C'est précisément pour vous en éviter de semblables à l'avenir, Mademoiselle, qu'il faut que le Capitaine signe ma capitulation.

Le père S A I N T - V I N C E N T, *avec douceur.*

Allons, allons, monsieur le Capitaine, de la modération: pour vous calmer un peu, commençons par nous mettre à

table, et là nous terminerons cette légère discussion, à votre avantage, je l'espère.

K E R V A R E C.

Vous avez raison, mon Père, à table, et buvons rasade; ah! ah! monsieur le drôle, voilà déjà un de vos articles rayé.

F R A N C I S Q U E.

Mon Capitaine, nous verrons cela....

K E R V A R E C

Le médecin m'a permis d'avoir mes coudées franches, et de mettre toutes voiles dehors.

V A V I N C O U R T.

Je confirme la permission; le Capitaine est guéri de ses blessures, il faut qu'il reprenne des forces.

K E R V A R E C.

Bien dit: et comme il ne manque pas ici de bon vin, je veux en boire assez pour devenir aussi fort qu'un cable de miséricorde.... à votre santé.... (Il boit, tous se mettent à table.)

V I C T O R, riant.

Mais enfin voyons donc cette capitulation.

F R A N C I S Q U E.

Avec la permission du Capitaine... je vais vous en donner lecture: (il lit gravement.)

« Moi Francisque, lieutenant de marine sous les ordres » du brave capitaine Kervarec, ayant observé audit capi- » taine qu'il était chez un homme généreux qui nous a sauvé » la vie, après notre combat contre les Flibustiers, nous re- » cueillant dans son habitation pour nous guérir de nos » blessures, que ce digne homme a chez lui une nièce char- » mante devant laquelle il ne doit pas avoir ce qu'il appelle » ses coudées franches, spécialement pour jurer et fumer » devant elle, j'ai fait signer à mon Capitaine la présente » capitulation: »

*Article premier.*

« Tant qu'il sera à terre, le Capitaine ne pourra em- » ployer qu'un seul juron, lequel sera le mot *sacre* modifié, » en faisant perdre à ce mot la voyelle *a*, qui sera remplacée » par la voyelle *u*.

K E R V A R E C.

Cela fait *sucre*, morbleu, cela fait *sucre*: voyez un peu le beau juron pour un capitaine de haut-bord.

F R A N C I S Q U E, continuant.

« Le capitaine pourra y ajouter le mot *bleu*, ce qui lui » donnera beaucoup plus de latitude. »

K E R V A R E C, vivement.

Jamais je ne consentirai à dire *sucre bleu*! je préfère ne pas jurer du tout, si toutefois cela m'est possible.

V A V I N C O U T, *riant, ainsi que tout le monde.*

C'est cela : je m'en rapporte à la circonspection du Capitaine, qui ne sera pas assez ~~barbare~~ pour effrayer ma chère Adèle, et me priver, par sa faute, de son aimable société.

K E R V A R E C à *Francisque.*

Monsieur le drôle ! vite une plume et de l'encre.

A D È L E.

Monsieur le Capitaine, il faut que je vous récompense d'un effort aussi généreux (*elle va l'embrasser.*)

K E R V A R E C, *embarrassé.*

Mademoiselle.... vous me faites.... regretter d'avoir tant louvoyé.... pour venir jeter l'ancre.... aussi agréablement. (*Il l'embrasse.*)

F R A N C I S Q U E.

Mon Capitaine se forme (*il déchire la capitulation et lui donne les morceaux*) ; tenez, Capitaine, voilà de quoi allumer votre pipe en tems et lieux.

K E R V A R E C, *lui tendant la main.*

Touchez-là, monsieur le drôle, vous avez du caractère, je ferai quelque chose de vous.

Le Père S A I N T - V I N C E N T.

Monsieur le Capitaine, puisque tout est pacifié, voilà bien le moment de tenir la promesse que vous nous avez faite de nous donner quelques renseignements sur les Flibustiers.

V I C T O R.

Ah ! monsieur le Capitaine, ne négligez aucun détail, je vous en supplie.

V A V I N C O U R T.

J'ai toujours désiré connaître l'histoire de ces hommes extraordinaires.

K E R V A R E C.

Oui sac... sucre bleu ! extraordinaires, c'est bien le mot : mon dernier combat en est la preuve. Ils m'ont attaqué la nuit pendant une tempête horrible... rien n'a pu les arrêter... leur chef sur-tout ! sucre bleu, quel homme ! il était partout, les blessures dont je fus couvert au commencement de l'affaire, me privèrent de la gloire de le combattre.... Je passais pour mort, et sans ce brave Francisque, qui me jeta dans la chaloupe,.... qui me couvrit de son corps.... (*il est attendri*) Monsieur le drôle ! jamais je n'oublierai une telle action....

F R A N C I S Q U E.

Mon Capitaine, ma vie n'est-elle pas à vous ? Ne me servez-vous pas de père ?

K E R V A R E C, *attendri.*

Bien... bien... toujours je me rappellerai avec reconnaissance les généreux secours que ces braves gens nous ont prodigués... Sans eux, sans vous, jeune et courageux Victor, mes camarades et moi, nous expirions sur la plage... Tout... tout... est gravé là ! (*Il montre son cœur.*)

V A V I N C O U R T .

Vous ne nous devez rien, Capitaine ; nous avons rempli devoir . . . Mais de grace, continuez.

K E R V A R E C .

Ce ne sont que quelques détails que j'ai recueillis dans mes différens voyages.

D'abord les Flibustiers n'admettent parmi eux que des hommes agiles, vigoureux, de l'âge de 25 à 30 ans au plus.

On ne demande jamais à celui qui se présente, ni ce qu'il est, ni ce qu'il a fait, ni d'où il vient. Celui qui veut se faire recevoir est obligé de faire un noviciat très-pénible et qui dure deux années. Le novice passe par les épreuves les plus rudés. On l'exerce à jeter les grappins, à monter à l'abordage sur un vaisseau où toutes les difficultés sont prévues ; il acquiert l'art d'accoster en silence, de planter des haches-d'armes dans le bois des vaisseaux attaqués, de monter avec vitesse à l'aide du manche de ces haches, de se précipiter sans crainte, le poignard d'une main, et le pistolet de l'autre, sur le pont du vaisseau abordé ; il apprend le service de terre, l'art de tirer juste la carabine, d'évoluer toujours de sang froid au milieu du feu le plus vif et le plus soutenu. On le perfectionne dans l'art de la natation, au point de le faire passer sous la quille des vaisseaux . . . . . de plonger, chargé d'un fardeau assez pesant, à des distances considérables . . . . .

V A V I N C O U R T .

Je conviens qu'avec cette éducation de pareils hommes doivent être intrépides . . . .

A D È L È .

Et bien cruels, sans doute !

K E R V A R E C .

Il est vrai qu'ils n'épargnent pas leur ennemi dans l'action ; mais rien aussi n'égale leur générosité, lorsqu'il se rend sans combattre. On éprouve encore les passions du novice, le chef lui donne un sac plein d'or, à titre d'encouragement et de récompense . . . Ses camarades prévenus l'invitent à jouer, et lui laissent tripler, quadrupler ses fonds ; si au bout de quelque tems, on lui reconnaît le cœur intéressé et avide, le chef lui ordonne d'aller jeter son or au milieu de la mer, afin qu'il s'habitue à ne jamais se laisser dominer par la cupidité . . . .

V A V I N C O U R T .

Plus vous parlez, Capitaine, et plus j'éprouve le désir de voir, de connaître un de ces hommes étonnans . . .

A D È L È , avec un peu de vivacité.

Voici M. Frédéric ! . . . (Tout le monde se lève à son arrivée.)

## SCÈNE VI.

Les précédens, FRIDERICUS, *vêtu à la manière danoise.*

FRIDERICUS.

Mille pardons, mon cher hôte, de ne m'être pas trouvé à votre aimable déjeuner de famille; mais des affaires . . . . .

VAVINCOURT.

Malgré tout le plaisir que votre société nous procure, nous serions désespérés de vous causer la moindre gêne. . .

FRIDERICUS.

L'aimable Adèle veut-elle bien me permettre de lui présenter mon respectueux hommage?

ADÈLE, *avec timidité.*

Monsieur . . . . .

FRIDERICUS.

Que je ne vous dérange pas : de grâce, Messieurs, remettez-vous . . . je vous prie . . .

VAVINCOURT.

Lorsque vous êtes arrivé, le Capitaine nous donnait quelques détails sur les Flibustiers.

FRIDERICUS, *un peu ému.*

Est-ce que M. Kervarec les connaîtrait?

KERVAREC.

Sucre bleu ! ils me connaissent aussi, et mon brick leur a donné de la peine.

VAVINCOURT.

D'après ce que nous a dit le Capitaine, je ne sais, mais je m'intéresse à ces hommes-là, leur bravoure commande une sorte d'admiration.

VICTOR.

Plus ils sont intrépides en effet, et plus ils doivent nous inspirer de crainte et d'effroi : si mon père, que nous attendons, allait tomber en leur pouvoir !

ADÈLE.

Je tremble d'y songer !

FRIDERICUS.

La guerre qui existe entre l'Angleterre et la France peut vous faire redouter ce malheur ; mais pour moi, j'aimerais mieux être pris par ces hommes, que l'on nomme brigands, que par ces féroces Anglais qui ne savent rien respecter, et qui sans cesse foulent aux pieds les droits sacrés des nations.

KERVAREC.

Je suis de votre avis.

ADÈLE.

Et moi, je ne puis penser aux flibustiers, sans frémir d'horreur, surtout, lorsque je me rappelle la situation déplorable

où mon frère trouva M. le Capitaine sur le rivage, jetté par la tempête après ce funeste combat.

F R I D É R I C S.

Il paraît, Mademoiselle, que si vous eussiez été à la place de M. Victor, et qu'au lieu de trouver des Espagnols sur ce rivage, vous y eussiez rencontré des Flibustiers dans le même état, non seulement ils eussent été abandonnés à leur triste sort, mais peut-être encore, livrés à la rigueur des lois?

A D È L È.

Je ne sais, Monsieur, ce qui a pu vous faire soupçonner que mon cœur fût insensible à ce point . . . Je regarde les Flibustiers comme un fléau dont il plaît à Dieu d'affliger l'humanité; mais le ciel m'est témoin, qu'aussi bien que mon frère, je leur eusse prodigué mes secours et mes soins . . . J'aurais oublié leur nom, leur état, pour ne plus voir en eux que des êtres souffrans et malheureux . . .

F R I D É R I C S.

Mademoiselle, vous n'accordez aux Flibustiers que le sentiment de votre pitié; mais moi, que le hasard a fait tomber entre leurs mains, j'ose croire qu'ils méritent un autre intérêt; ces hommes que vous jugez avec tant de sévérité, ont été contrains par l'injustice du gouvernement anglais, d'abandonner les terres qu'ils avaient fertilisées de leurs sueurs; par les vexations inouïes dont ils furent abreuvés, on les a forcés à reprendre l'ancienne vie qu'ils avaient quittée, et l'on a rendu légitimes les représailles dont ils usent envers leurs ennemis.

A D È L È.

Ces raisons, Monsieur, sont au-dessus de l'expérience d'une personne de mon âge; mais je n'en persiste pas moins à regarder les Flibustiers comme très-dangereux, parce que dans la société je ne crois pas qu'on ait le droit de se faire justice soi-même.

F R I D É R I C S.

A votre âge, Mademoiselle, on juge de tout avec le cœur, et la raison n'en confirme pas toujours les arrêts.

## S C È N E V I I.

Les précédens, Z A B I.

Z A B I.

Maître, un courrier arrive à l'instant demander vous et M. Capitaine, pour dépêches de M. Gouverneur, à vous et M. Capitaine aussi.

V I C T O R.

Si l nous annonçait l'arrivée de mon père!

Te sont sans doute des ordres qui nous concernent (à Francisque), Monsieur le drôle, allons où le devoir nous appelle.

V A V I N C O U R T.

Suivez-moi, mes enfans; M. Frédéric voudra bien nous excuser si nous le laissons.

F R I D É R I C S.

Le motif est trop légitime.

*(Tout le monde se sépare en se donnant des signes d'amitié et de joie. Adèle sort la dernière en donnant le bras à son oncle; après avoir salué Frédéric elle le regarde modestement, et celui-ci la suit des yeux.)*

## S C E N E V I I I.

F R I D E R I C S, *seul, regardant toujours.*

Céleste créature! Image de la vertu! C'est donc toi que le malheureux Edouard de Bellovai adore! Edouard, que tu ne connais que sous le nom de Frédéric, chef de ces mêmes Flibustiers qui t'inspirent tant d'horreur, ose lever ses regards vers toi. Ah! quel empire l'innocence a sur nos cœurs! Depuis que je suis sur cette habitation, jouissant tous les jours de la présence de cet objet enchanteur, j'ai senti mon ame s'abandonner malgré moi aux douces illusions de l'amour; j'ai cru même m'apercevoir qu'Adèle! . . . . Ah malheureux! où vas-tu t'égarer? . . . . Quelle espérance ose-tu concevoir? . . . . Toi lié par un serment solemnel! . . . . Toi! à qui ce serment défend d'abandonner tes compagnons avant que l'âge t'ait privé des forces de la jeunesse . . . . tu pourrais penser . . . . Adèle! . . . . objet adoré! . . . . *(Frédéric tourne les yeux du côté où est sorti Adèle.)* Mais reprenons courage! attendons des nouvelles de mon expédition: si elle réussit . . . . j'assure une patrie à mes braves soldats; je leur procure le repos et la tranquillité, je les mets au-dessus des besoins de la vie, et alors, dégagé de mes sermens! il me sera permis peut-être! ah! perspective enchanteresse! tu séduis tous mes sens! *(Musique qui annonce l'arrivée de William Scott, son lieutenant.)* C'est toi William! déjà de retour!

*(Musique mystérieuse pendant laquelle Frédéric et William regardent de tous côtés pour voir s'ils ne peuvent être entendus.)*

## S C E N E I X.

F R I D E R I C S, W I L L I A M S C O T T.

F R I D É R I C S.

Eh bien, brave William, quelles nouvelles?

WILLIAM.

Mauvaises . . . . .

FRIDÉRIC S.

Explique-toi.

WILLIAM.

D'après vos ordres, j'ai visité les frères de la côte, pour faire prévenir tous nos compagnons qui pouvaient être en congé, de se réunir sans délai au campement du gouffre, d'où nous fîmes voile pour les montagnes bleues. Habaratou, roi des naturels de ces contrées sauvages, nous reçoit avec les transports de la joie la plus vive, nous fait des présents, tout enfin nous présage des succès; l'espoir que vous aviez conçu de vous emparer, par son secours, d'une partie de la Jamaïque, semble plus que jamais devoir se réaliser . . . lorsqu'un des chefs nègres vient nous prévenir que le roi nous trahissait, que les Anglais lui avaient accordé la paisible possession des montagnes bleues à condition qu'il nous livrerait tous à leur fer assassin, et que l'exécution de cet horrible traité devait avoir lieu à une heure de la nuit.

FRIDÉRIC S.

Perfides Anglais! toujours conspirant dans l'ombre, et fuyant à l'aspect du danger . . . . .

WILLIAM.

A cette nouvelle, je vole, accompagné de quelques camarades, à la tente d'Habaratou; je le trouve avec deux chefs anglais; mon aspect les interdit, je leur reproche leur horrible trahison, et sans vouloir rien entendre, je fais rouler leur tête à mes pieds. Je me rembarque aussi-tôt avec mes camarades, et nos vaisseaux qui croisent à la vue de cette côte, attendent avec impatience le moment heureux qui leur ramènera leur intrépide chef Monbars!

FRIDÉRIC S. *à part.*

Ainsi donc plus d'espoir de bonheur pour le malheureux Edouard . . . . . Adèle! chère Adèle! il faut te fuir pour jamais!

WILLIAM.

Embarquons-nous, il en est tems; grace à l'habileté de notre manœuvre rien ne peut retarder notre marche. Nous avons devancé un convoi de 150 voiles anglaises qui va de la Jamaïque en Europe, et qui doit passer devant notre croisière un peu avant dans la nuit . . . . .

FRIDÉRIC S., *avec véhémence.*

Lâches Anglais, éternels ennemis de mon repos, vous voulez me rendre aussi féroces que vous! . . . . . Vous serez satisfaits! Le souvenir de tous les maux que vous m'avez faits se retrace avec plus de force que jamais à ma pensée! . . . . . Toi surtout, lord Morton, après avoir ravagé mon pays! Tu m'as privé de tous les êtres qui m'étaient chers! . . . . .

Anglais ! j'imiterai votre cruauté, et le bruit de ma vengeance vous apprendra peut-être qu'Edouard Belloval existe encore pour vous punir de tous vos attentats ! . . .

W I L L I A M.

Marchons, Monbars, où la gloire nous appelle ! . . . . .  
( *Musique annonçant l'arrivée de quelqu'un.* ) Mais on vient : de la prudence . . . . . je me retire, et cours rejoindre nos vaisseaux.

F R I D É R I C S.

Je vais tout disposer pour mon départ : annonce mon arrivée à nos braves camarades ( *William sort sans être vu.* )

S C E N E X.

FRIDÉRIC S, VAVINCOURT, ADELE, VICTOR,  
KERVAREC, FRANCISQUE, le père S. VINCENT.

VAVINCOURT, *tenant de la main de Victor par la main.*

Allons, mes enfans, je cède à vos desirs, quoique j'éprouve beaucoup de répugnance à me séparer de vous.

F R I D É R I C S.

Comment ! Mademoiselle Adèle et son frère s'éloigneraient-ils d'ici ?

K E R V A R E C.

Pour quelques heures seulement : mon gouvernement m'a envoyé la frégate *la Trinidad* pour croiser à la vue de cette côte . . . . .

A D È L E.

Et M. le gouverneur de Saint-Domingue annonce à mon oncle, que son frère, notre père bien aimé, doit être en vue de cette habitation au coucher du soleil . . .

V A V I N C O U R T.

Vous jugez de leur impatience . . .

F R I D É R I C S.

Elle est bien naturelle ; mais s'exposer ainsi . . .

A D È L E.

Ah ! nous ne pourrons jamais trop avancer l'heureux moment d'embrasser notre père . . .

V I C T O R.

D'arroser ses genoux de nos larmes.

V A V I N C O U R T.

Ils ont raison, ces chers enfans, et je sens que si ma présence ici n'était pas nécessaire . . . moi-même je les accompagnerais . . .

F R A N C I S Q U E.

Quelle agréable partie de plaisir ! Ah mon cher Victor ! tu vas donc être à notre bord ; je pourrai donc te régaler à mon tour ! Mats fleuris ! Capitaine, n'est-il pas vrai ? mats fleuris ! . . .

K E R V A R E C.

Oui, Monsieur le drôle, nous ne saurons jamais trop bien fêter ceux qui nous ont sauvé la vie . . .

V A V I N C O U R T.

Partez, mes enfans . . . Capitaine, je vous les confie . . . Je prie le ciel de ne vous faire rencontrer aucun danger, et de les ramener ce soir entre mes bras, ainsi que leur tendre père.

(Musique douce et religieuse qui exprime les vœux que chacun adresse au ciel.)

F R I D E R I C S.

Que ne puis-je être témoin de la félicité qui vous attend ?

A D È L E, *vivement.*

Comment, M. Frédéric, est-ce que vous nous quittez ?

F R I D E R I C S.

A l'instant même, mademoiselle.

V A V I N C O U R T.

Quelle raison si pressante . . .

F R I D E R I C S.

Une affaire indispensable exige que je m'éloigne sur-le-champ.

V A V I N C O U R T.

De grace, veuillez différer jusqu'à demain.

A D È L E.

Si j'osais joindre mes instances à celles de mon oncle.

V I C T O R.

Au nom de l'amitié, ne nous refusez pas.

F R I D E R I C S, *ému.*

Croyez qu'il m'en coûte beaucoup de m'éloigner de ces lieux, mais il le faut . . . M. Vavin-court, vous envers qui je ne pourrai jamais m'acquitter dignement des soins généreux que vous m'avez prodigués, permettez-moi d'offrir à mademoiselle votre nièce une faible marque de ma reconnaissance . . . Belle Adèle, daignez recevoir cet écri . . . Ne considérez dans ce présent que l'hommage d'un cœur qui, jusqu'à son dernier soupir, se rappellera avec ivresse les sentimens qu'il a éprouvés près de la vertu . . . près de vous . . .

A D È L E; *vivement émue.*

L'estime que vous avez su inspirer à toute ma famille, et que vous méritez, monsieur, m'autorise à accepter ce présent. (Elle le prend en regardant son oncle, comme pour lui demander son aveu). Souvenez-vous quelquefois de ceux qui ne cesseront de faire des vœux pour votre bonheur . . .

F R I D E R I C S, *à part.*

Du bonheur ! il n'en est plus pour moi ! . . . (Haut) Pour vous, respectable Pasteur qui m'avez fait connaître cette estimable famille, puisque c'est sous vos auspices que j'en ai

reçu une si douce hospitalité (*tirant un porte-feuille*), daignez accepter au nom des malheureux confiés à vos soins, ces traites, de la valeur de cinq mille piastres, qui vous seront payées à St.-Domingue, lorsque vous le jugerez convenable... Adieu, mes chers amis; adieu, pour toujours.

(Musique, pendant laquelle Vavin-court arrête les pas de Frédéric, lui tend les bras, où celui-ci se précipite; ensuite il presse le père Saint-Vincent et Victor contre son cœur, après quoi il s'incline un peu devant Adèle, lui saisit la main, qu'il baise avec transport et mouille de ses larmes; Kervarec et Francisque regardent cette scène avec attendrissement, et suivent Frédéric jusqu'au bout du Théâtre, en lui faisant des signes d'amitié et de douleur.)

## S C E N E X I.

Les mêmes, excepté FREDERICS.

F R A N C I S Q U E.

Capitaine, vous pleurez.

K E R V A R E C.

Sucré bleu! monsieur le drôle, vous voyez bien que je ne suis pas le seul.

V A V I N C O U R T.

Je ne saurais m'en défendre, ce M. Frédéric m'avait inspiré un intérêt... un sentiment... que je ne puis définir...

A D È L E, *bas*, à Victor.

Mon frère! parti... pour toujours!

K E R V A R E C, *au père St.-Vincent.*

Et jamais on n'a pu savoir qui il était.

Le Père S. - V I N C E N T.

La personne qui l'a confié à mes soins, en le conduisant à notre hospice, me dit seulement qu'il était de notre religion, et né en Dannemarck.

V A V I N C O U R T.

J'ai toujours pensé qu'il cachait son véritable état, et les personnages mystérieux qui venaient le demander ici...

Le Père S. - V I N C E N T.

Cette somme considérable...

V A V I N C O U R T.

Sa générosité, son amabilité...

K E R V A R E C, *l'interrompant.*

Bah! et moi, j'ai vu au premier coup-d'œil qu'il était brave: sucré bleu! je m'y connais.

A D È L E, *à Vavin-court.*

Mon oncle, songeons à mon père.

V A V I N C O U R T.

Tu as raison, mon Adèle; l'arrivée de mon cher Henry

pourra seule me distraire de la peine que me cause le départ de ce bon M. Frédiérics. (*On entend des coups de canon éloignés.*)

## S C E N E X I I.

Les précédens, ZABI, *suiui de tous les Nègres, qui apportent des branchages, et en forment un palanquin.*

K E R V A R E C, à Francisque.

Monsieur le drôle, entendez-vous le canon ?

F R A N C I S Q U E.

Capitaine, ce bruit résonne toujours agréablement à mon oreille . . .

Z A B I.

Maitre, une frégate qui porte pavillon espagnol, avoir mouillé dans la baie, et attendre monsieur le capitaine.

K E R V A R E C.

Allons, mes amis, à bord !

V I C T O R.

Nous allons donc revoir ce père tant désiré !

VAVINCOURT, à Kervarec, en désignant Victor et Adèle.

Mon ami, je vous remets ce que j'ai de plus cher ! . . .

K E R V A R E C.

Soyez tranquille, avant qu'il leur arrive le moindre accident, Kervarec aura cessé de vivre . . . Sucrebleu ! pour vous prouver à quel point je les aime, je voudrais être rencontré par la flotte ennemie, moi ; au milieu, faisant feu tribord, feu babord, repoussant, renversant à mes pieds tous ceux qui tenteraient d'aborder.

V A V I N C O U R T.

Ah ! capitaine . . .

K E R V A R E C.

Et si, couvert des blessures que j'aurais reçues pour les défendre, je ne voyais plus aucun moyen de salut, j'aurais encore la force de me traîner à la Sainte-Barbe, d'y mettre le feu, et de nous faire tous sauter glorieusement. Voilà comme j'aime, moi ; voilà comme je sais protéger ceux qui me sont chers . . .

V A V I N C O U R T.

Capitaine, la force de votre amitié me fait trembler . . . Votre reconnaissance vous entraîne beaucoup au-delà de ce que vous nous devez.

K E R V A R E C.

Non, non, voilà comme je suis, moi . . . Mille bombes ! feu tribord, feu babord, feu d'avant, feu d'arrière. Amène, coquin, amène . . .

V A V I N C O U R T.

Encore, Kervarec . . . Mon ami, pour me prouver votre

attachement, promettez-moi, au contraire, de changer de route, ou de reculer, si vous aperceviez le moindre danger.

K E R V A R E C.

Reculer . . . moi . . . Ah! sac . . . sucrebleu! reculer . . .!

V A V I N C O U R T.

Il le faut : autrement, je ne consentirai jamais . . .

K E R V A R E C.

Rec. . . reculer . . . Allons, allons, je le promets. . . Mais je vous proteste, sac. . . sucrebleu! que c'est la plus grande preuve que je puisse vous donner de mon amitié. . . Je ne pourrais vous faire un plus grand sacrifice.

V A V I N C O U R T.

A la bonne heure.

F R A N C I S Q U E et V I C T O R.

A bord, à bord.

Z A B I.

Maître, nous porter bonne petite maîtresse, au rivage.

( Adèle et Victor reçoivent les embrassements de Vavincourt; le père Saint-Vincent se met au milieu. Il lève les mains au ciel pour l'implorer. Tous les nègres l'imitent. Kervarec rassure Vavincourt, Francisque prend Victor par la main. Adèle est placée sur un palanquin porté par des Nègres, qui dansent en ouvrant et fermant la marche. Vavincourt, le père Saint-Vincent, Kervarec, Francisque et Victor entourent le palanquin. )

*Fin du premier Acte.*

---

## ACTE II.

( *Le Théâtre représente le campement des Flibustiers; un site aride, hérissé de rochers, sur l'un desquels est planté un grand drapeau noir avec une tête de mort. La mer dans le fond, plusieurs barques.* )

*Au lever du rideau, on relève les sentinelles; on en place de nouvelles, il y en a une sur le rocher où est le drapeau noir.*

( *Deux sentinelles se promènent au fond du Théâtre, ayant toujours les yeux fixés sur la mer, et une trompette en bandoulière.* )

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTIERN, ROBERT, tous deux Flibustiers gradés.

C H R I S T I E R N, aux deux sentinelles.

Camarades, je vous recommande la surveillance la plus scrupuleuse. Signalez nos vaisseaux à son de trompe, aussitôt que vous aurez pu reconnaître leurs pavillons. ( *Ils'avanço vers Robert* ) Mon cher Robert, je ne puis te cacher l'inquié-

tude qui m'agite et me tourmente sur le sort de notre capitaine : serait-il devenu victime de son intrépidité ?

R O B E R T .

Tout doit nous faire craindre ce malheur. Depuis le départ de notre lieutenant William Scott, aucune nouvelle ne nous est parvenue. . . Funeste incertitude ! et voilà le sort qui nous est réservé à tous , après tant d'épreuves et de fatigues !

C H R I S T I E R N .

Je sais , Robert , que tu soupîres après l'instant heureux qui te permettra de nous faire tes adieux , et de te livrer , comme nos frères de la côte , aux douceurs d'une vie plus tranquille . . . Je ne puis te blâmer : depuis quinze ans que tu exerces notre pénible métier , tu es en réserve , suivant nos sages institutions , une fortune assez considérable dans notre caisse commune , pour jouir d'un sort agréable , et tu n'aspîres qu'après tes quarante-cinq ans pour goûter ce bonheur.

R O B E R T .

Il est vrai . . .

C H R I S T I E R N .

Mais , moi , morbleu ! que notre chef Monbars n'a admis que depuis six ans dans la compagnie , je suis encore loin de songer à une retraite aussi douce. ( *On entend des coups de canon éloignés. Les deux sîbustiers en santinelles sonnent de la trompette. Musique* ). Enfin , voilà sans doute des nouvelles de notre brave capitaine.

## S C E N E II.

( *Musique , pendant laquelle tous les sîbustiers , au son de trompette , viennent en armes , et s'apprentent à recevoir leurs camarades qui vont débarquer.* )

R O B E R T .

Allons , mes amis , préparons-nous à recevoir dignement nos chefs. ( *Il ordonne une manœuvre , etc.* )

## S C E N E III.

( *Musique , pendant laquelle arrivent William Scott , Adèle , Victor , Henry , Kervarec et Rancisque.* )

WILLIAM SCOTT , à Adèle , qui est effrayée de voir tous les sîbustiers.

Rassurez vos esprits , mademoiselle , vous n'avez rien à craindre . . . Notre chef , le vaillant Monbars ne peut tarder à se rendre ici ; c'est de lui que vous et vos amis recevrez les soins et les égards que les sîbustiers savent prodiguer au malheur , et que vous avez droit d'attendre . . .

K E R V A R E C.

Par Sainte-Barbe ! la journée a été chaude ; messieurs les Anglais se souviendront de la frégate *la Trinidad*. Qu'en dis-tu, mon drôle ?

F R A N C I S Q U E.

Capitaine, nous nous sommes bien battus ; mais avouez que ces messieurs, au pouvoir de qui nous sommes maintenant, sont venus à tems pour nous délivrer.

K E R V A R E C.

Tudieu ! quelle délivrance ! . . . Pris d'abord par les Anglais, à qui ma frégate a fait tout le mal possible, repris ensuite par messieurs les sibusiers, qui se trouvent là à point nommé pour s'emparer de la flotte anglaise, ainsi que des vaisseaux qu'elle avait capturés dans sa route, et sur l'un desquels se trouve le cher Henry ; tout cela en quatre heures de combat ! . . . Sucrebleu ! messieurs, quelle manœuvre est donc la vôtre ! Ruyter et Jean Barf ne seraient que des écoliers.

A D È L E.

Oh mon père, est-ce ici que nous devons nous revoir !

V I C T O R.

Fatale destinée !

H E N R Y.

Qu'il me tarde de voir arriver ce Monbars, et de savoir s'il sera assez généreux pour nous permettre d'aller rejoindre notre cher Vavin-court, mon frère bien aimé.

A D È L E.

Oncle chéri ! dans quelle inquiétude du dois être sur notre sort !

R O B E R T.

Nous serions curieux, mon lieutenant, d'entendre de votre bouche quelques détails sur cette intéressante affaire.

C H R I S T I E R N.

A ce qu'il me paraît, MM. les *goddam* n'ont pas eu beau jeu ! . . et je n'étais pas là . . corbleu ! (*tous les sibusiers s'approchent pour écouter.*)

W I L L I A M.

J'avais donné à Monbars connaissance du couvoi anglais et de sa destination . . il attend la nuit . . l'aborde . . et secondé par nos dignes camarades, se jette avec fureur sur le vaisseau amiral . . toute résistance est inutile ! . . chaque matelot, chaque soldat anglais trouve un sibusier pour le poignarder . . Monbars se livre à tout l'excès de sa rage contre cette nation dont le nom seul suffit pour l'irriter. A peine a-t-il mis le premier vaisseau hors de combat, qu'il commande l'abordage sur le second . . mêmes dangers ! mêmes succès ! . . bientôt les vaisseaux ennemis sont au pouvoir des sibusiers . . les prisonniers principaux sont aux

fers, et les marins du convoi, désarmés, attendent en silence que notre chef prononce sur leur sort. . . trop heureux s'ils peuvent obtenir la vie au prix des riches cargaisons qu'ils conduisaient. (*On entend des coups de canon.*)

T O U S L E S F L I B U S T I E R S .

C'est notre capitaine! c'est notre capitaine! (*tous les flibustiers qui s'étaient approchés pour écouter William, se remettent à leur rang.*)

F R A N C I S Q U E (*à Victor.*)

Nous allons donc voir cet homme extraordinaire.

H E N R Y .

Je redoute et désire son arrivée.

A D È L E .

Quelle affreuse situation.

K E R V A R E C .

Et pourquoi craindre? Sacrebleu, je suis tranquille moi; un homme aussi intrépide, aussi courageux dans les combats; ne peut qu'être humain et généreux après la victoire.

T O U S .

Le voici! le voici!

---

#### S C E N E I V .

*Monbars, vêtu en chef des flibustiers, entre, accompagné des flibustiers qui amènent les prisonniers anglais; les marins qu'on se trouve lord Morton, leur amiral. (Musique peignant la plus grande surprise.)*

K E R V A R E C .

Par ma frégate!! je ne me trompe pas, c'est M. Fridéric!

A D È L E .

Puis-je en croire mes yeux!!

V I C T O R .

Malheureuse Adèle!

F R A N C I S Q U E .

Qui diable s'y serait attendu!!

M O N B A R S , *les désignant à des flibustiers.*

Conduisez ces prisonniers dans ma tente, je vous ordonne d'avoir pour eux les plus grands égards. Il y va de votre tête, si l'on se permet contre eux le moindre outrage; allez. (*Musique, pendant laquelle il les regarde partir avec intérêt, et suit des yeux Adèle qui est penchée sur son frere.*)

---

#### S C E N E V .

M O N B A R S , *flibustiers, lord MORTON, anglais.*

M O N B A R S , *aux flibustiers.*

Braves amis, la fortune n'a pas trahi votre courage! Vous vous êtes montrés dignes du nom que vous portez; mais, vous le savez, la victoire a bien plus de charmes pour des cœurs

comme les nôtres, quand elle nous permet d'adoucir le sort des vaincus ! Respect au malheur. . . Voilà le mot chéri de tout sîbustier, quand il a déposé les armes. . . Je confie ces prisonniers anglais à votre surveillance et à votre générosité. . . ( *A lord Morton.* ) M. l'amiral, faites-moi l'honneur de m'accorder un moment d'entretien. ( *Musique, pendant laquelle les sîbustiers emmènent les prisonniers anglais.* )

## SCÈNE VI.

MONBARS, WILLIAM SCOTT, lord MORTON ; quatre sîbustiers restent dans le fond du théâtre.

M O N B A R S ( à lord Morton. )

Vous le voyez, Monsieur, je pourrais, sans être injuste, user de représailles envers vous. Vos officiers et vos soldats se sont indignement conduits envers les prisonniers que vous veniez de faire, et que j'ai su arracher à votre pouvoir. . . Je ne vous fais pas l'injure de croire que vous fussiez instruit des violences que l'on commençait à exercer contre eux ; cependant l'exemple d'un chef est presque toujours le plus sûr garant de la conduite de ses soldats. . . Que dois-je donc penser de la vôtre ?

L O R D M O R T O N.

A quel excès d'humiliation suis-je réduit ! recevoir des leçons d'un homme qui a foulé aux pieds tous les diens de la société, d'un homme dont le nom seul est un opprobre... infortuné Morton !

M O N B A R S, dans la plus grande fureur.

Morton ! Lord Morton ! quoi, tu serais ce perfide, ce monstre qui a inondé ma patrie de sang ! . . . enfin, chers auteurs de mes jours, vous allez être vengés ! . . . Connaissez-moi, Lord Morton, je suis Edouard, comte de Belloval . . . ce nom seul doit t'instruire du sort qui t'est réservé . . . tu sais si ma haine est légitime.

L O R D M O R T O N.

Qu'entends-je ! Edouard de Belloval, le ravisseur de ma fille ! . . . frappe, homme cruel ! délivre-moi d'une vie que je déteste, et que tu m'as rendue plus odieuse encore . . . mais avant . . . dis-moi . . . oh ! par pitié, apprend-moi ce qu'est devenue ma chère Eloïsa.

M O N B A R S.

Oui, je te l'apprendrai ; mais ce ne sera que pour augmenter ton supplice, et aggraver ta douleur . . . Lord Morton, rappelle à ta mémoire le nombre de tes victimes . . . vois si ma vengeance est juste . . . et si ta mort est méritée ! . . . ( *Il fait un mouvement pour le poignarder, il est retenu par William Scott.* ) *Musique pendant laquelle les quatre sîbustiers, s'emparent de Lord Morton, et l'entraînent.*

## SCENE VII.

MONBARS, WILLIAM, SCOTT.

WILLIAM.

Oui, mon cher William, tu vas tout savoir : les preuves sans nombre que tu m'as données de ton dévouement et de ton amitié, ne me permettent plus de te laisser ignorer des malheurs. Ecoute, et tu conviendras que le Ciel lui-même permet que je punisse cet exécration Morton, puisqu'il le livre en mon pouvoir . . . tu te rappelles sans doute la guerre qui éclata dans l'Irlande, pour secouer le joug odieux de l'Angleterre. Irlandais d'origine, mon père, le comte de Bellovai, riche et puissant, se montra le plus zélé défenseur de son pays et de ses droits. Je fis mes premières armes sous ses yeux . . . mais hélas, dans une expédition, à la tête de laquelle il était, le comte perdit la vie . . . Le même jour par une représaille singulière, Eloïsa, fille de lord Morton, général anglais, fut prise par mes soldats, et conduite à notre château ; je lui offris pour calmer sa douleur, de la rendre à son père, mais elle me fit part du projet qu'il avait formé, de lui faire épouser le vieux lord Stanhope qu'elle détestait, et me supplia de vouloir bien la seconder dans le dessein qu'elle avait de passer en France, et de se rendre chez une de ses tantes, pour se soustraire à cet odieux hymen. La perte récente que je venais de faire me décida à passer avec elle sur le continent . . . fatale complaisance, et que de larmes elle m'a fait répandre . . . Au bout de quelque tems, je me disposais à rejoindre ma famille, lorsque j'appris que ce lord Morton, pour se venger de la fuite de sa fille, venait d'assassiner à sa rage les seuls parens qui me restaient . . . pourras-tu le croire ? par les ordres de ce barbare, ma mère et une sœur adorée périrent sur l'échafaud ! ( *les sanglots étouffent sa voix* ), l'échafaud ! . . . Dieux ! . . . A cette affreuse nouvelle, je jure de tirer une vengeance terrible de cet exécration assassin, dont je n'avais jamais eu occasion d'envisager les traits . . . je m'embarque . . . mais hélas ! les flibustiers s'emparant du vaisseau qui me portait, m'empêchèrent d'exécuter un projet aussi légitime ; ils me retinrent leur prisonnier . . . tu sais le reste, mon cher William . . .

WILLIAM.

Oui, mon capitaine, je sais que partageant notre haine pour les Anglais, vous résolûtes n'ayant plus de patrie, de vous réunir à nous, pour vous venger . . . je sais que votre valeur et votre intrépidité, vous firent bientôt distinguer parmi nous, et qu'enfin, d'après notre consentement unanime, vous succédâtes à notre dernier chef, sous le nom de *Monbars l'exter-*

*minateur*, adopté par tous ceux qui acceptent le commandement de la fibusterie.

M O N B A R S.

Eh bien, william, ne partage-tu pas les transports de ma haine ! avec quel plaisir je vais apaiser les mânes de ma famille, en répandant le sang de ce tigre ! . . .

W I L L I A M , avec solennité.

Capitaine, je vous ai vu jusqu'à ce jour terrible, dans les combats, sévère sur les moyens d'assurer le salut des fibustiers, mais jamais barbare . . . et encore moins assassin ! . . . ce serait un assassinat, capitaine, et votre grand cœur en est incapable ! . . . ah ! Monbars, ah ! mon chef, n'imites pas Morton ; il est sans défense, et vous ne pourriez l'immoler sans perdre de votre propre estime . . .

M O N B A R S.

Qu'exige-tu, William, quel sacrifice tu imposes à mon juste ressentiment ; combien la vue de cet homme m'est odieuse, et que de cruels souvenirs elle me retrace !

---

### SCENE VIII.

Les Précédens, R O B E R T.

R O B E R T.

Capitaine, un des prisonniers accompagné de cette jeune personne, sollicite la grâce de vous entretenir un instant.

( Il se tient dans la fond. )

M O N B A R S.

C'est Adèle ! pourrai-je jamais soutenir sa présence . . . ah ! mon ami . . . ce cœur que tu connus toujours si courageux, ce Monbars que l'on a surnommé l'intépide, ne peut se défendre d'un sentiment de crainte à l'approche de celle qu'il adore . . . ( à Robert. ) va Robert, tu peux les amener.

( Robert sort. )

---

### SCENE IX.

MONBARS, WILLIAM, SCOTT.

W I L L I A M , S C O T T.

Eh quoi ! Monbars, déjà victime d'un premier amour, votre âme se livrerait encore aux tourmens d'une nouvelle passion, (*gravement*) et quel est votre espoir ?

M O N B A R S,

D'obtenir Adèle, ou de mourir.

W I L L A M.

Ainsi donc, oubliant vos sermens, vous abandonneriez ces valeureux compagnons de vos dangers, ces hommes qui n'ont jamais hésité de sacrifier leur vie pour défendre vos intérêts et vos jours . . . l'amour vous aveugle, Monbars, Adèle ne peut jamais être à vous. (*musique annonçant l'arrivée d'Adèle*) Je l'apperçois . . .

M O N B A R S.

Laisse-nous.

W I L L I A M , *un peu sévèrement.*

Monbars!...

M O N B A R S.

Rassure-toi, je ne ferai rien d'indigne de moi, rien qui n'ait pour but le bonheur des braves que je commande. (*musique. Ils se donnent affectueusement la main. William sort.*)

## S C E N E X.

M O N B A R S , A D E L E , K E R V A R E C.

K E R V A R E C , *bas à Adèle.*

Sûcrebleu ! mon enfant, du courage. Songez qu'il s'agit de votre père . . . et que Fridérics ne peut-être un barbare.

A D E L E , *avec un accent concentré.*

Fridérics!... ah dieux! . . .

M O N B A R S , *allant au-devant d'elle ( avec la plus grande douceur. )*

Qu'exigez-vous de lui, mademoiselle, ordonnez, trop heureux s'il parvient à calmer votre effroi, par son obéissance, à vos moindres volontés.

A D E L E .

Ce n'est pas pour moi, monsieur, que je viens implorer votre générosité . . . la malheureuse Adèle n'a que trop appris à souffrir; mais c'est au nom de mon père que je vous supplie de nous faire reconduire près d'un homme qui fut votre ami, que notre absence fait mourir de douleur!

M O N B A R S.

Aimab'e Adèle! pourquoi faut-il que Monbars vous refuse ce que Fridérics brûle de vous accorder? Mais les Anglais infestent ces parages . . . et je ne me pardonnerais pas de vous exposer à de nouveaux dangers.

K E R V A R E C.

Morbleu! il me semble que vous les avez assez maltraités pour qu'ils ne s'y froient pas de sitôt.

M O N B A R S.

Plus l'avantage que j'ai remporté sur eux est considérable, plus ils chercheront à se venger . . . D'ailleurs leur chef est en mon pouvoir, et je ne doute pas qu'ils ne fassent tout pour l'en arracher bientôt.

K E R V A R E C.

Eh bien! vous les battez encore . . . Qui diable pourrait vous résister?

A D E L E , *avec la plus vive douleur.*

Suis-je assez malheureuse! Ah mon père! Ah mon oncle bien aimé!

M O N B A R S.

Votre douleur me désespère, mademoiselle, je ferai tout pour

y mettre un terme . . . Tous les soirs j'expédierai un courrier qui, bravant la fureur de l'ennemi et des flots, portera des nouvelles de vos amis, et de votre famille, à ce cher Vavin-court. Ecrivez - lui aujourd'hui même, que Monbars est toujours digne de son amitié, et qu'il engage sa parole de vous remettre tous entre ses mains, aussitôt qu'il pourra le faire sans danger pour vous.

K E R V A R E C.

Triple bord ! voilà ce qui s'appelle parler.

M O N B A R S.

Capitaine, allez trouver le père d'Adèle, rassurez son âme inquiète; dites-lui que Monbars ne ressemble pas aux Anglais, et qu'il espère bientôt le lui prouver. (*Le Capitaine Kervarec part, Adèle se dispose à le suivre, Monbars la retient.*) Mademoiselle, refusez-vous à Frédéric's un moment d'entretien? . . . (*Elle regarde le Capitaine, qui lui fait signe de rester, et qui sort.*)

## SCÈNE XI.

M O N B A R S, A D È L E.

A D È L E, *très-timide.*

Monsieur . . . je crains . . . que mon père . . .

M O N B A R S.

• Votre digne ami va lui porter quelques consolations . . . et c'est de cet instant que va dépendre le repos du reste de ma vie.

A D È L E.

Qu'exigez-vous, Monsieur?

M O N B A R S.

Que vous daigniez me répondre avec toute la franchise de votre âme . . . Adèle . . . dites-moi si le chef des Flibustiers n'est pas un objet d'horreur pour vous et vos parens?

A D È L E, *embarrassée.*

Monsieur, ma famille vous devra bientôt sa liberté, j'ose vous répondre de sa reconnaissance et de la mienne.

M O N B A R S.

Qu'il doit vous être pénible de devoir de la reconnaissance à celui qui sans doute ne vous inspire que de l'effroi! . . . Chère Adèle, prenez pitié de mon tourment : si Monbars vous est odieux, il est le plus malheureux des hommes!

A D È L E, *avec dignité.*

Monbars me sera toujours étranger . . . (*avec plus de douceur.*) Mais Frédéric's fut l'ami de mon oncle; il sait le tendre attachement que Victor et moi lui portons . . . . . (*Avec émotion et timidité.*) Frédéric's . . . conservera sans cesse une place . . . dans mon cœur . . .

M O N B A R S , *transporté.*

L'ai-je bien entendu ! Quoi , Frédéric fut assez heureux pour vous inspirer quelque intérêt ! O bonheur inespéré ! . . . .  
( *Avec enthousiasme.* ) Adèle , votre famille , vos vertus ont fait sur mon âme une impression ineffaçable ; le jour , la nuit , votre image adorée se retrace à mes yeux ; l'espoir d'être rendu au bonheur , par un être aussi parfait , se présente sans cesse à ma pensée , et séduit tous mes sens . Si ce ne doit être qu'une illusion , ah ! par pitié , n'ayez pas la cruauté de la détruire .

A D È L E .

Vous n'ignorez pas que suis soumise à l'autorité d'un père dont les volontés sont sacrées pour moi . . . Le nom que vous portez , l'effroi qu'il inspire , la profession que vous exercez . . . tout doit vous ôter l'espoir de jamais le fléchir . . .

M O N B A R S .

Ainsi donc , toute idée de bonheur m'est désormais interdite ! Fatal serment qui m'enchaîne , faut-il te sacrifier tout ce qui m'attache encore à l'existence ? . . . Mais , que dis-je ? le ciel prendra pitié de mes tourmens ; il permettra , peut-être , qu'un jour je puisse , sans vous faire rougir , aspirer au bonheur de vous consacrer tous les instans de ma vie ; mais au nom de la vertu , au nom de cet amour brûlant qui me dévore . . . dites à Frédéric que vous ne verrez pas avec indifférence ce qu'il pourrait entreprendre pour le mériter .

A D È L E

Ecoutez ma réponse , Frédéric : je jure de n'agréer vos soins et vos sentimens , que de l'aveu de ma famille . . . . Mais je vous promets aussi que je lui obéirai . . . avec . . . plaisir . . . si vous parvenez à vous la rendre favorable .

M O N B A R S , *au comble de l'ivresse.*

Ah ! que cet aveu a de charmes ! Destin , qui n'as cessé de me persécuter , tu te lasserai peut-être de m'accabler de tes coups ! . . .

## SCÈNE XII.

Les Mêmes , C H R I S T I E R N .

C H R I S T I E R N .

Capitaine , nos vedettes viennent de nous signaler une flotte de vingt vaisseaux . L'éloignement ne permet pas encore de distinguer leurs pavillons .

M O N B A R S .

Ce sont , sans doute les Anglais qui veulent me contraindre à leur rendre leur général et les prises que nous leur avons faites ; mais qu'ils tremblent ! je saurai leur répondre ! . . . Belle Adèle ! ne livrez pas votre âme à la crainte : Monbars

saura vous défendre et mériter les sentimens dont vous venez de lui faire l'aveu . . . ( *Il lui baise la main et sort.* ) ( *A Christiern.* ) Marchons !

SCENE XIII.

ADELE, HENRY, VICTOR, FRANCISQUE et  
KERVAREC.

A D È L E, *courant au-devant de son père.*

Ah ! mon père, vous partagez sans doute ma joie . . . M. Kervarec vous a instruit du dessein généreux de Frédéric . . . Il nous procure les moyens de donner de nos nouvelles à notre oacle, et d'en recevoir tous les jours de lui.

H E N R Y.

Oui, ma fille, je sais que cet homme astucieux employe le vain prétexte d'un danger imaginaire, pour nous tenir plus long-tems ses prisonniers, et exiger de nous une plus forte rançon.

A D È L E, *anéantie.*

Quoi, mon père, vous pourriez penser . . .

H E N R Y.

Oui, je pense qu'un tel homme est capable de tout, pour assouvir sa soif de l'or.

K E R V A R E C.

Corbleu ! cher Henry, nous le jugeons bien différemment vous et moi. De l'or, de l'or ! Eh n'en a-t-il pas assez ?

H E N R Y.

Pourquoi donc nous retient-il ici ? quel autre motif peut l'animer. ( *Il fixe sa fille* ) Je ne puis lui supposer un autre sentiment . . . Il ne peut en avoir d'autre, n'est-ce pas, mon Adèle ?

A D È L E, *embarrassée.*

Mon père . . .

K E R V A R E C.

Et . . . quand cela serait.

H E N R Y.

Que voulez-vous dire ?

K E R V A R E C.

Oui, quand il aimerait votre fille . . . je ne vois là rien que de très-naturel.

H E N R Y.

Ah ! capitaine, quelle affreuse supposition !.. Un brigand !

K E R V A R E C.

Il est brave, et avec une pareille qualité, il y a toujours de la ressource.

H E N R Y.

Voilà donc ce qui l'empêche de nous rendre la liberté. J'entrevois son espoir . . . Il compte avoir par la force ce qu'il

ne peut obtenir de mon aveu. . . Mon aveu ! . . jamais, non, jamais il ne l'obtiendra.

K E R V A R E C.

Ta, ta, ta. . . Voilà la bourasque arrivée. . . La nuée crève ; mais cela ne m'effraye pas : je tiendrai la mer, sucrebleu ! et je vous dirai, avec tout le respect possible, que vous ne savez ce que vous dites ; que vous vous répandez en invectives contre un homme que vous ne connaissez pas. . . que vous le saluez d'une bordée d'épithètes qui ne lui conviennent pas, non, monsieur, elles ne lui conviennent pas ; car, enfin, sans lui, où seriez-vous, maintenant. . . Ah ! . . Sans sa bravoure, vous seriez à fond de cale, et moi aussi. Donc, c'est un brave, un intrépide marin. . . A mes yeux, ce sont les premières qualités.

H E N R Y.

Vous me permettez, monsieur, de ne pas être de votre avis.

K E R V A R E C.

A votre aise.

H E N R Y.

Puisse son exécrable amour être encore le moindre malheur que j'aie à redouter. . . Mais je l'entends. (*Musique qui annonce l'arrivée de Monbars, Flibustiers, Anglais, etc.*) Je veux connaître ses intentions, et savoir si nous devons le regarder comme un ennemi généreux, ou comme un vil pirate.

A D E L E , V I C T O R.

De grace, mon père, modérez-vous.

## S C E N E X I V.

Les précédens, MONBARS, Flibustiers, Lord MORTON, Anglais.

M O N B A R S, *le front radieux.*

Enfin, belle Adèle, je puis exaucer vos vœux, ceux de votre respectable père et de vos amis. Combien il lui est doux de vous accorder maintenant ce que j'ai refusé à vos prières il n'y a qu'un instant. Cette flotte que je supposais appartenir aux Anglais, était celle du Gouverneur français de St.-Domingue. L'entretien dont il a bien voulu m'honorer, vient de me convaincre que je n'ai rien à redouter de la part des Français. Je lui ai demandé de protéger votre passage jusqu'à l'habitation de Vaincourt. Une telle proposition me flatte et m'honore, m'a-t-il répondu ; rendre des parens à leurs parens, des amis à leurs amis, c'est une mission digne de mon cœur.

A D E L E , à Henry.

Mon père, vous l'entendez.

M O N B A R S, *avec respect, à Henry.*

Monsieur, vous n'aurez pas envain sollicité votre liberté. . . le père de la vertueuse Adèle peut tout sur le cœur de

Monbars. . . Dès ce moment, tout est disposé pour votre départ. . . Le Gouverneur est prêt à vous accompagner. . . Allez avec vos aimables enfans et vos amis, rejoindre votre frère. . . Dites-lui. . . que dans le camp des flibustiers . . . de ces hommes que l'on nomme des brigands. . . vous avez trouvé égards, secours et protection; dites-lui que d'abord pris par les Anglais, on vous avait abreuvé d'outrages et de mauvais traitemens. . .

K E R V A R E C.

Par Sainte-Barbe ! ce qu'il dit n'est que trop vrai ! le pauvre Francisque et moi en savons quelque chose.

M O N B A R S.

Capitaine Kervarec, je vous restitue votre frégate *la Trinidad*, c'est sur elle que vont s'embarquer vos amis . . . je vous confie un dépôt bien précieux, et vous êtes digne de le recevoir . . . Adieu, aimable Adèle, il m'en coûte de ne pouvoir vous accompagner; mais croyez que mes vœux vous suivront partout. Lord Morton, William vous instruira du sort de votre fille . . . ne craignez plus pour vos jours, l'instant viendra . . . il n'est pas loin peut-être, où j'imposerai à ma haine un plus grand sacrifice (à Adèle) Partez . . . et s'il se peut, oubliez Monbars pour rappeler quelque fois Frédéric à votre souvenir. (*Départ de Henri, Adèle, Victor, Kervarec, Francisque. Musique pendant cette scene d'adieux.*)

## S C E N E X V.

M O N B A R S , F L I B U S T I E R S.

M O N B A R S , (*Il tire son épée, et se met au milieu d'eux.*)

Enfin, braves camarades, l'instant est arrivé de vous tenir la promesse solennelle que je vous ai faite, de ne travailler que pour vous procurer le repos et le bonheur . . . Avant que le soleil ait deux fois éclairé cet hémisphère, vous reconnaîtrez si Monbars sait remplir ses sermens; vous verrez s'il était digne de vous commander. Nous allons nous embarquer, et charger nos vaisseaux de toute la fortune qui est le prix de nos travaux ! ce n'est plus à de nouveaux dangers que votre chef vous appelle, c'est au bonheur qu'il va vous conduire ; que tout se dispose pour le départ général. Nous allons quitter ces rochers qui long-tems nous servirent d'abris protecteurs; ces lieux qui furent pour nous une retraite favorable, vont recevoir nos éternels adieux ! (*Musique et évolution analogue à la situation; ils forment un tableau, et la toile tombe.*)

*Fin du deuxième Acte.*

## ACTE III.

( *Le théâtre représente la grande case de l'habitation de Vavin-court. Il est entouré de ses esclaves, qui tous paraissent accablés de la plus profonde douleur. Vavin-court donne toutes les marques du désespoir le plus vif; le père St.-Vincent est pres de lui, lui prodiguant ses consolations et partageant ses peines. Musique analogue à ce tableau.* )

## SCENE PREMIERE.

VAVINCOURT, le Père St.-VINCENT.

VAVINCOURT.

Laissez-moi, laissez-moi tout entier à ma douleur ! Mon frère bien-aimé ! Mes chers enfans ! Je ne vous verrai plus !

Le Père S. VINCENT.

Mon cher Vavin-court, mon ami ! je sens que vos peines sont trop cruelles pour que rien ne puisse les adoucir ; mais au moins souffrez que l'amitié les partage. . .

VAVINCOURT.

Mes enfans ? où êtes-vous ? . . Ah ! que n'ai-je écouté les pressentimens de mon cœur. . . et de M. Frédéric. . . fatale complaisance. . . tu me privas des soutiens de ma vieillesse. . .

Le Père S. VINCENT.

Du courage, mon ami, du courage ; ne perdons pas toute espérance ! . . je ne sais, mais j'ai là un pressentiment consolateur. ( *Montrant son cœur.* )

VAVINCOURT.

Non, non ; le combat fut trop meurtrier, pour espérer qu'ils aient échappé au fer inhumain des Anglais !

Le Père S. VINCENT.

Attendons tout de la bonté du ciel.

VAVINCOURT ( *avec force.* )

Eh pourquoi donc ce ciel injuste permet-il aujourd'hui que l'innocence. . .

Le Père S. VINCENT.

Arrêtez malheureux ! . . n'achevez pas un tel blasphème. . . Craignez de mériter les maux qui vous accablent. . . Ayez toute confiance dans la bonté d'un Dieu qui vous a déjà donné tant de marques de sa protection. . . Soumettez-vous sans murmurer aux décrets immuables de l'Éternel ! ( *Musique religieuse d'abord, ensuite vive et précipitée; on entend par intervalle, des coups de canon.* )

SCENE II.

Les mêmes, Z A B I, *accourant hors d'haleine.*  
Ah ! maître, ah ! maître à moi, moi mourir de joie.

V A V I N C O U R T.

Explique-toi.

Le N È G R E.

Plaisir . . . plaisir trop grand, couper parole à moi.

V A V I N C O U R T *agité.*

Le plaisir, la joie, que veut-il dire ?

Le N È G R E.

Bon petit maître à nous . . . bonne petite maîtresse . . .  
bon monsieur capitaine . . . tous, tous . . . beaucoup . . . grand  
monde avec eux.

V A V I N C O U R T.

Se pourrait-il ? (*Il donne au negre sa bourse pleine d'or.*)  
Tiens, tiens, prends, mon ami . . .

Le PÈRE S. V I N C E N T.

Eh bien Vavin-court, murmureriez-vous encore contre cette  
divine providence.

V A V I N C O U R T, *se jette à genoux.*

Dieu juste, Dieu clément, pardonne, ah pardonne à mes  
outrages ! . . . vois mes larmes, vois mon repentir . . . il est  
sincère . . . fais que je revoie les êtres chéris de mon cœur . . .

SCENE III.

Les précédens, le GOUVERNEUR de St-Domingue, son  
état-major, ADELE, VICTOR, HENRY, KERVAREC,  
FRANCISQUE. (*Musique analogue.*)

V A V I N C O U R T.

Mes enfans !

H E N R Y.

Mon frère ?

A D E L E et V I C T O R.

Mon cher oncle ?

V A V I N C O U R T *les presse contre son cœur.*

Le ciel permet que je vous revoie . . .

HENRY et VAVINCOURT *s'embrassent à plusieurs reprises.*

Mon frère . . . mon frère bien aimé, mon cher Vavin-court,  
mon cher Henry . . .

V A V I N C O U R T, *apercevant Kervarec et Francisque.*

Et vous mes dignes amis ! (*il les embrasse, et se retour-  
nant vers le gouverneur*), ah ? monsieur, mille pardons, je . . .

LE G O U V E R N E U R, *attendri.*

Monsieur, monsieur, cela est trop juste . . . Permettez-

moi de remplir ma promesse ; veuillez , monsieur , prendre connaissance de cette lettre. . .

VAVINCOURT, *lisant.*

« L'honnête et sensible Vavincourt qui donna si géné-  
 reusement l'hospitalité à Frédéric , voudra-t-il bien lui  
 » permettre de se présenter bientôt à lui , sous le nom qui  
 » lui servit à rendre la liberté à ses parèns et à ses amis.  
 » Ce nom va l'étonner , l'effrayer peut-être , mais M. le  
 » Gouverneur , qui veut bien se charger de cet écrit , et  
 » qui connaît mes intentions , doit lui être un sûr garant  
 » que ma démarche n'a rien en elle qui ne soit approuvé  
 » par l'honneur. MONBARS, *l'Exterminateur.* »  
 Grands Dieux ? ce Frédéric ?

Le Père S. VINCENT.

Se pourrait-il ?

LE GOUVERNEUR.

J'attends votre réponse , Monsieur , accordez-vous à Mon-  
 bars la demande de Frédéric ?

VAVINCOURT.

La surprise m'ôte la faculté de vous répondre. . . M. le  
 Gouverneur , dois-je consentir ? . .

LE GOUVERNEUR.

Regardez les êtres qui vous entourent ; leur présence est  
 ouvrage de Frédéric.

VAVINCOURT, *vivement.*

Je vous entends , monsieur , je vous entends ; je me sou-  
 mets aveuglément à tout ce que vous jugerez convenable. . .

LE GOUVERNEUR.

Il suffit ; je vais , en lui portant la nouvelle de votre con-  
 sentement , rendre le calme à son âme agitée par l'inquié-  
 tude. . . Sachez , M. de Vavincourt , sachez que ce jour et ces  
 lieux seront témoins d'un grand événement. Adieu.

## SCÈNE IV.

Les mêmes , excepté le Gouverneur et sa suite.

VAVINCOURT.

Je reste confondu ! Que veut-il dire ?

HENRY.

Je l'ignore.

KERVAREC.

Sucresbleu ! nous n'avons pas longtems à attendre , ainsi un  
 peu de patience.

VAVINCOURT.

Bien parlé , Capitaine , livrons-nous entièrement au plaisir  
 de nous voir réunis. . . . Mais qu'as-tu donc , mon cher  
 Henry , tu parais soucieux , inquiet ! (*D'un ton pénétré*) Mon

ami, te resterait-il quelque souvenir de mes torts envers toi?... Ah mon frère, pardonne-moi... je les effacerai... je te les ferai oublier. (*Il s'essuye les yeux.*)

H E N R Y *l'embrassant.*

Que dis-tu, mon cher Vavincourt? ah! le ciel m'est témoin que jamais mon cœur n'a éprouvé une joie aussi pure, aussi vive qu'à l'instant où je t'ai serré dans mes bras; et que de toutes tes richesses... je n'ai jamais envié que la plus précieuse pour moi... ton amitié... Mais...

V A V I N C O U R T, *inquiet.*

Achève :

H E N R Y.

Te l'avouerais-je? la nouvelle de l'arrivée prochaine de Monbars me cause un tourment, une agitation secrète dont je ne suis pas le maître. (*Il regarde sa fille en disant ces mots.*)

V A V I N C O U R T.

Pouvais-je refuser de le recevoir, après ce qu'il vient de faire pour moi?

H E N R Y.

Non, sans doute; mais... tiens, mon cher Vavincourt.... et vous, mes bons amis, souffrez que j'entretienne un instant Adèle sans témoins. De grace, excusez-moi; mais j'ai besoin de soulager mon cœur...

V A V I N C O U R T, *un peu surpris.*

Allons, allons, je te laisse avec elle; mais que ce ne soit pas pour longtems, car sa présence ne m'est pas moins nécessaire qu'à toi. (*Il tend les bras à Adèle qui s'y précipite avec un sentiment de douleur assez marqué.*)

V I C T O R *bas à Vavincourt.*

Venez, mon oncle, je vais vous mettre au fait.

(*Musique pendant laquelle on se sépare... Vavincourt regarde toujours son frère et Adèle et se laisse entraîner par Victor, Kervarec et Francisque.*)

## SCENE V.

H E N R Y, A D È L E.

H E N R Y.

(*Il prend la main de sa fille.*) Ma chère Adèle, promets à ton père de lui parler avec franchise.

A D È L E.

Avec qui dois-je être sincère, si ce n'est avec le plus tendre des pères? Qui plus que lui doit connaître tous les secrets de mon cœur?...

H E N R Y.

Eh bien, ma fille, je vais t'ouvrir le mien. Tu y verras

Les allarmes que conçoit ma tendresse . . . . Tu aimes, Adèle, et ton amour fait rougir le front de ton vieux père! . . .

A D È L E.

O ciel! où me cacher?

H E N R Y.

Dans mes bras, cher enfant! dans le sein de celui qui a tout fait pour inspirer à ton cœur les principes de sagesse et de vertu qui devaient faire la gloire et le bonheur de ma vieillesse!

A D È L E.

O mon père, vous déchirez mon âme!

H E N R Y, *avec force.*

Il faut en arracher un détestable amour! . . .

A D È L E.

Plaignez-moi . . . plaignez votre fille . . . mais ne l'accablez pas! . . . Pensez-vous qu'elle puisse jamais oublier ses devoirs . . . Non, sans doute, vous ne lui faites pas cette injure . . . Mais, mon père, lorsque celui que j'adore, et qui me fait horreur, m'embrasa de tous les feux de l'amour, je le croyais vertueux . . . Mon oncle lui-même le regardait comme son ami, lui prodiguait les noms les plus tendres . . . et votre malheureuse fille reconnut, mais trop tard hélas! la force d'un sentiment qu'elle croyait n'accorder qu'à des qualités aimables, et qu'il n'était plus temps de combattre.

H E N R Y.

Eh bien! prouve-moi que je n'ai pas perdu ma fille . . . Dérobons-nous à tous les yeux . . . Retournons en Europe, c'est dans ma chaumière . . . près de moi, près de ton vieux père, que tu retrouveras le repos de ton cœur . . . Ma fille . . . partons! . . .

SCÈNE VI.

Les Précédens, YAVINCOURT, KERVAREC, le Père SAINT-VINCENT.

YAVINCOURT.

(*Il entre précipitamment et a entendu les derniers mots prononcés par Henry.*)

Quel funeste dessein! que viens-je d'entendre? Mon frère, auriez-vous la barbarie de me priver de vos enfans?

H E N R Y.

Non, mon frère, non; je vous laisse Victor comme un gage de ma constante et inaltérable amitié; mais je dois soustraire mon Adèle aux tentatives d'un homme que je méprise, d'un homme dont les mœurs et la profession sont un fléau pour la société.

K E R V A R E C.

Corbleu, Monsieur Henry, la passion vous aveugle! en a-t-il agi avec nous comme un brigand! et l'opinion défavorable qu'on peut avoir de lui, ne doit-elle pas être démentie par ceux qui n'ont qu'à se louer de sa générosité, par vous tout le premier? . . .

Le Père S A I N T - V I N C E N T.

En effet, monsieur, vous devriez considérer . . .

H E N R Y, *avec force.*

Rien, monsieur, je ne transige point avec le crime.

V A V I N C O U R T.

Mais, mon frère . . . .

A D È L E.

Mon cher oncle, qu'il me soit permis de prouver que j'étais digne de vos bontés, en obéissant aux ordres sacrés de mon père . . . Je mériterais sa sévérité si je balançais davantage . . . Vous aimiez Frédéric . . . j'ai pu l'aimer sans crime . . . Mon père déteste Monbars . . . je dois le fuir pour jamais! . . .

H E N R Y.

O ma fille! . . . le ciel te récompensera de ton obéissance et couronnera les efforts de ta vertu!

V A V I N C O U R T.

Chère Adèle, puisque tes larmes et nos prières ne peuvent rien sur le cœur de ton père, je n'insisterai pas davantage. J'espérais avoir la consolation de mourir dans tes bras. Cette idée m'aidait à supporter le reste d'une vie que je détestais, et que tu sus me faire chérir. (*Plourant*) Il me faut renoncer à cette douce illusion. Adieu donc; reçois les embrassements et les bénédictions d'un oncle à qui rien n'aurait coûté (*Il appuie sur ces mots*) pour te rendre heureuse (*Il l'embrasse en sanglotant.*)

K E R V A R E C.

Par Sainte-Barbe! M. Henry, quel cœur avez-vous donc? Si j'étais à votre place, il me semble que je dirais: Mon frère, je ne puis supporter ta douleur. . . ne pleure plus, nous ne partirons pas. . . mais nous ferons croire que nous sommes partis.

Le père S A I N T - V I N C E N T.

Je crois qu'il est de mon devoir, monsieur, de vous faire entrevoir les dangers auxquels vous exposez vos amis, en persistant dans votre façon de penser. Ne craignez-vous pas que cet homme ardent et impétueux, se voyant privé pour jamais de celle qui est tout pour lui, ne se livre à tous les excès que son désespoir pourra lui suggérer? . . . Vous seriez comptable envers le ciel et les hommes des maux qui pourraient en résulter. Je suis loin, M. Henry, de vous engager à protéger une telle union. Je sens comme vous l'importance

des raisons qui semblent s'y opposer ; mais les décrets du ciel sont immuables. . . Si l'Éternel a choisi votre fille pour ramener Monbars à la vertu et réparer les maux qu'il a faits, pensez-y, monsieur, vous seriez bien coupable de ne pas vous soumettre avec respect à ses ordres divins.

H E N R Y, *convaincu.*

Vous l'emportez, respectable ministre ; je cède à vos sages conseils. . . nous ne partirons pas. . .

V A V I N C C U R T.

Oh ! mon frère !

K E R V A R E C.

Il a fallu faire feu babord et tribord pour lui faire amener pavillon.

H E N R Y.

Non, nous ne nous quitterons plus ; mais aussitôt après l'entrevue qu'il vous a fait demander par monsieur le Gouverneur, nous exécuterons le plan proposé par le capitaine.

( *On entend des coups de canon.* )

---

## S C E N E VII.

Les mêmes, FRANCISQUE, VICTOR *accourant.*

V I C T O R.

Mon oncle, monsieur le Gouverneur vient de débarquer avec M. Frédéric ; ses flibustiers sont avec lui, les prisonniers anglais les suivent, et une foule d'habitans les accompagnent. . .

F R A N C I S Q U E.

Capitaine, on vient à l'abordage.

K E R V A R E C

Taisez-vous, monsieur le drôle, et attendez, comme moi, ce que tout cela deviendra.

---

## S C E N E VIII.

Les précédens, le Gouverneur de Saint-Domingue, son état-major, MÓNBARS, Flibustiers, Prisonniers Anglais, Lord MORTON, Habitans de la Colonie, Nègres, Nègresses, etc.

Les prisonniers anglais, à la tête desquels on voit lord Morton, sont d'un côté du théâtre ; Vavin-court, Henri, Adèle, Victor, Kervarec. Francisque et le père St.-Vincent sont de l'autre. Le Gouverneur, avec son état-major, occupent une partie du milieu de la scène. Monbars, avec ses flibustiers, à la tête desquels on voit William Scott, occupent l'autre, de façon à ce que le Gouverneur soit près de Monbars. Les habitans, les nègres et nègresses occupent tout le fond du théâtre.

L E G O U V E R N E U R.

M. Vavin-court, c'est au séjour de Monbars dans votre ha-

bitation, aux vertus qui y règnent, et dont il a été l'heureux témoin, qu'il doit le projet qu'il vient mettre à exécution; ne soyez donc point surpris s'il a désiré vous avoir pour spectateur de cette action mémorable... Allons, Edouard de Bellovai, achevez votre ouvrage....

#### M O N B A R S.

Flibustiers, si l'acte d'autorité que je vais exercer n'a pas votre approbation, vous êtes libres ici, comme au campement que nous venons de quitter. Je connais mes sermens... et les devoirs qu'ils m'imposent... c'est vous en dire assez.... (*grand silence.*) Braves amis, compagnons de ma gloire et de tous mes dangers, écoutez-moi :

Les premiers Flibustiers ont été les fondateurs de cette colonie... Leurs successeurs en furent les dévastateurs et les tyrans; je veux que nous en soyons les consolateurs et les soutiens.... (*avec force*) Je vais dissoudre notre association ! (*étonnement général.*) anéantir la flibusterie ! (*Ici on voit les Flibustiers prêter l'oreille la plus attentive*) Egaré par de faux systèmes, j'avais résolu de vous assurer une patrie indépendante des civilisations connues; j'avais, pour cela, projeté de grandes conquêtes; le ciel n'a pas permis, pour le bonheur de tous, que mes desseins s'accomplissent; mais aujourd'hui je vous en donne une autre qui vous protégera; je vous donne des frères qui vous chériront. Flibustiers, un seul peuple peut-être est assez grand pour que nous déposions nos armes devant lui, sans être humiliés... Imité-moi, mes amis, imitez votre chef, qui ne balance pas à vous donner l'exemple de sa soumission au gouvernement français.... (*Il s'avance majestueusement près du gouverneur, il se découvre la tête, fléchit le genou, se dépouille de ses armes, et les lui présente; il est imité par ses soldats, sans quitter leur rang. Tableau; musique anacoupe.*)

Cette conduite, mes amis, prouve à tous ceux qui en sont les témoins, que vous êtes dignes du bonheur qui vous attend. Le partage des fonds dont je suis dépositaire, fournira à chacun la somme de cent mille piastres fortes, et vous procurera les moyens d'exercer votre bienfaisance. (*Musique guerrière. Les Flibustiers agitent leurs armes, en signe d'allégresse; tous les spectateurs témoignent l'étonnement, la joie, et les Anglais seuls paraissent indifférens et peu satisfaits.*)

#### L E G O U V E R N E U R.

Edouard de Bellovai, car c'est ainsi que désormais nous devons vous appeler, notre auguste monarque sera instruit de votre beau dévouement... il ne verra désormais en vous et vos compagnons, que de braves et fidèles serviteurs, de appuis soutiens de son trône et de sa puissance... C'est en son nom que je vous reçois tous; sujets français. (*on disant*

*cela le Gouverneur tire son épée, l'étend sur la tête de Monbars et de William Scott. Musique, fanfare, etc...*

EDOUARD DE BELLOVAI.

Lord Morton ! je viens de choisir une nouvelle patrie . . . vous savez trop que je ne puis revoir les lieux qui m'ont vu naître . . . je viens de me donner à un peuple brave, humain, magnanime, je vous rends la liberté ! . . . retournez avec vos compatriotes en Angleterre, songez à la mémoire de mon père . . . c'est la seule vengeance d'Edouard de Bellovai.

L O R D M O R T O N.

Oui, Edouard, j'y songerai ; mais ce sera pour la réhabiliter, et dussé-je m'accuser moi-même, je rétablirai l'honneur de la famille Bellovai.

EDOUARD.

Votre main, Mylord . . . que tout soit oublié.

(Musique, il se donne affectueusement la main.)

L O R D M O R T O N.

Adieu, Edouard, ce jour sera sans cesse présent à ma pensée.

(Musique, pendant laquelle les Anglais défilent, Milord sort après avoir salué respectueusement tout le monde, et après avoir exprimé au Gouverneur combien Edouard est digne d'admiration.)

## S C E N E I X et dernière.

Les Précédens, excepté Lord Morton et les Anglais.

EDOUARD de BELLOVAI à Henri.

Né craignez pas, monsieur, que je trouble plus longtemps votre repos par ma présence . . . je vais fuir pour toujours cette terre où mes compagnons vont trouver le bonheur qui n'est plus fait pour moi . . . Adieu, vertueuse Adèle, objet de mon éternel amour...

H E N R I, avec attendrissement.

Edouard de Bellovai ! celui qui délivre l'humanité du fléau de la fibusterie, expie à mes yeux tous ses torts ; c'est quand vous êtes rendu à vous même, à la société, que le ciel semble remettre Adèle entre vos mains ; j'imiterai la Providence qui vous pardonne ; venez, Edouard, embrassez votre père.... ma fille est à vous.

EDOUARD, se précipite dans ses bras.

J'osa à peine croire ce que j'entends ! ah ! mon père ! ah ! mes amis !.... Adèle, daignez me rassurer, confirmez un si doux aveu !

A D È L E.

Cher Edouard.... j'obéis à mon père....

V A V I N C O U R T.

Allons, mon neveu, vous appréciez sans doute le trésor que l'on vous donne.

E D O U A R D.

Ah! monsieur!

V A V I N C O U R T, *lui tendant les bras.*  
Appelle-moi donc ton oncle.]

K E R V A R E C

Sucrebleu, messieurs, voilà une belle manœuvre.

F R A N C I S Q U E

Capitaine, on a jetté l'ancre à bon port.

L E G O U V E R N E U R.

Livrez-vous, mes amis, au plaisir que ce jour vous procure. Edouard, je vais retourner à St.-Domingue, d'où j'expédierai de suite un vaisseau qui portera à notre auguste Monarque des nouvelles de votre belle conduite, et les éloges qu'elle mérite.

V A V I N C O U R T

M. le Gouverneur, faites-nous la grâce d'honorer de votre présence la fête que j'avais fait préparer pour l'arrivée de ce cher Henri, et qui, par les heureux événemens de ce jour, a maintenant plus d'un motif.

E D O U A R D *aux flibustiers.*

Que ces mêmes événemens vous rappellent sans cesse la fidélité que vous devez à votre Souverain. Que votre amour égale votre dévouement pour un Monarque aussi grand, aussi généreux que le peuple qu'il gouverne.

*Tout le monde se place et la fête commence.*

F I N.